L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.
BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Levée du Siége de Metz par Charles-Quint, d'apres L. Mélingue. - La Chanteuse des Rues, d'après Me. L. Dubréau. - Les grands Phénomènes de la Nature. La Grotte de Luray (Virginie). - L'Héritière de Duivenvoorde. Epilogue.

TEXTE. Notre Salle d'Exposition. - Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Une Excursion au Mont Etna. - Rêveurs et Rêveries. - David-le-Baladin. - L'Héritière de Duivenvoorde. Episode de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

ADMINISTRATION.
Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 38. — 9e ANNÉE. — 26 Juillet 1879

NOTRE SALLE D'EXPOSITION.

Nous avons un très-grand succès avec les tableaux de la Peinture-Bogaerts, visibles dans notre salle d'Exposition, 107, Boulevard du Nord, à Bruxelles.

Tous ceux qui ont vu nos tableaux sont unanimes à dire qu'ils sont magnifiques et que nous sommes arrivés à un résultat merveilleux.

Nous invitons tous nos abonnés, amis des beaux-arts, à faire une visite à notre salle d'Exposition.

NOS GRAVURES.

LEVÉE DU SIÉGE DE METZ PAR CHARLES-QUINT.

Cette gravure représente un des faits les plus mémorables du grand règne de Charles-Quint.

Voici quelques données à ce sujet:

Les trois villes fortes de la Lorraine : Toul, Metz et Verdun, venaient d'être prises par Henri II, roi de France, successeur de François Ier. La perte de ces places de guerre affectait vivement le souverain belge, et il crut que ce serait une tâche flétrissante pour son règne que de laisser démembrer de l'empire un domaine de cette importance. D'un autre côté, la possession par les Français de ces villes était une menace permanente contre les Etats de l'empire allemand.

Charles tenta donc de les recouvrir; mais

LEVÉE DU SIÉGE DE METZ PAR CHARLES-QUINT, D'APRÈS L. MÉLINGUE.

Henri II résolut de défendre avec vigueur ces importantes conquêtes. Prévoyant que tout le poids de la guerre allait tomber sur Metz, et que du destin de cette place dépendrait celui des deux autres, le monarque français nomma pour y commander le siége, François de Lorraine, duc de Guise, homme d'un grand courage et d'une sagacité, d'une présence d'esprit peu communes.

Grâce à l'énergie, à l'ardeur du duc, Metz fut bientôt en état de soutenir un long siége; il fit élever de nouvelles fortifications, élargir les fossés, remplir les magasins de munitions et de vivres et prit part lui-même, de ses propres mains, à tous ces travaux.

Entretemps, l'empereur Charles, à la tête d'une des plus belles armées que le seizième siècle eût vues, arriva sous les murs de la ville

et confia la conduite des opérations au duc d'Albe, secondé d'habiles généraux d'Italie et d'Espagne.

Ce siége fut un des plus remarquables de l'histoire : le duc fatiguait les assiégeants par de fréquentes sorties; les impériaux attaquaient la place par différents côtés à la fois

Cependant, les soldats de l'empereur ne faisaient aucun progrès; les rigueurs de l'hiver commencaient à se faire sentir, le camp était inondé de pluie et couvert de neige; de plus, les maladies décimaient les Italiens et les Espagnols, peu habitués à ces froids climats, et les vivres diminuaient chaque jour.

Charles résolut de hasarder un assaut général; mais le duc de Guise, avec sa sagacité, devina son plan et disposa aussitôt toutes ses troupes sur les murs et sur les brêches. Les impériaux, au lieu d'avancer, restèrent immobiles.

Le souverain belge, fatigué de cette résistance opiniâtre, à bout de moyens d'attaque, sentit qu'il était impossible de combattre plus longtemps et contre les rigueurs de la saison et contre des ennemis, qu'il ne pouvait vaincre ni par la force ni par l'adresse. Il donna des ordres pour lever ce siége, qui lui avait coûté cinq ante-six jours de travail et la vie de trente mille hommes.

Le camp des impériaux était couvert de blessés, de malades, de mourants; les routes étaient jonchées de malheureux, tombés de faiblesse et périssant faute de secours; l'empereur Charles lui-même, infirme et atteint de la goutte, dut se faire porter en litière. Ce fut alors qu'il prononça ces paroles : „La Fortune est comme toutes les femmes; elle accorde ses faveurs à la jeunesse et dédaigne les cheveux blancs." On sait que cet échec exerça une grande influence sur son abdication.

LA CHANTEUSE DES RUES.

Quelle tristesse, quelle douloureuse mélancolie dans le regard de cette jeune fille! Le découragement et la misère sont peints sur ses traits amaigris.

Elle est là, assise sur un banc de pierre, livrée à toutes les pénibles réflexions que lui suggère son pauvre métier de chanteuse et de ménétrière des rues; ce n'est certes pas ce métier qui lui apportera l'aisance et la prospérité dans les besoins de la vie. Elle voit toutes ces belles dames, tout ce grand monde passer devant elle, entraîné au galop dans de somptueux équipages, ne daignant pas même jeter sur sa misère un regard de compassion. Oh! alors, l'envie, la jalousie, le désespoir, la rage sourde, lui serrent le cœur! Elle accuse la société d'ingratitude, et se demande pourquoi elle ne possède rien, quand tant d'autres jettent à pleines mains l'or et l'argent pour satisfaire leurs moindres caprices; et affaiblie par la faim, par les souffrances physiques et morales, retenue par un sentiment bien naturel de honte, elle n'ose tendr la main à la charité publique, et n'a ni la force, ni le courage de reprendre son violon pour jouer les airs que son vieux père lui a appris dans son enfance. — Que Dieu veille sur elle!..

LES GRANDS PHÉNOMÈNES DE LA NATURE. — LA GROTTE DE LURAY (VIRGINIE).

La grotte de Luray, découverte récemment dans la Virginie, aux Etats-Unis, est réputée la plus grande des grottes du monde.

Les murailles et le plafond sont resplendissants; à chaque pas on ne rencontre que merveilles et curiosités, qui excitent l'admiration.

A l'entrée de la grotte, se dresse une colonne brisée qui a dû avoir au moins 40 pieds de hauteur; nous trouvons encore là des flèches, des dômes, des minarets, des spirales élevées et délicates, qui s'élancent entre de gros blocs de pierre calcaire et d'argile rouge.

La „Colonne du Sultan," avec son sommet couronné d'un turban, la „Colonne de l'Impératrice," avec ses cannelures correctes et gracieuses, et la „Tour de Babel," une masse étagée d'une sculpture singulière, paraissent des nains à côté de la double colonne qui s'élève du „Bain des Naïades." Cette colonne est une stalactite de 50 pieds de long, et une stalagmite de 30 pieds de haut. Celles-ci, au lieu de former des piliers différents, n'en forment qu'un, dont chacun conserve ses particularités de formes et de couleurs. La stalactite descend de la voûte jusqu'au sol en longues rainures non interrompues, tandis que la stalagmite s'élève en étages successifs avec des rangées de piliers délicats qui les supportent.

Aussi cette colonne seule est-elle faite pour attirer pendant plusieurs heures l'attention du touriste.

Disons, pour finir, que la „Salle des Géants," vue à la lueur des torches, est sans rivale parmi les plus grands phénomènes de la création.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Les grands événements de l'heure présente devant l'histoire. — Les béatitudes du siècle. — La susceptibilité, poison des existences. — La société d'une huître dans sa coquille. — Les Coquilles typographiques mises en vers. — Un homme qui préfère mourir plutôt que de voir une kermesse. — Une recette pour les jeunes filles. — Un quatrain pour les aspirants-maris.

Il n'entre pas dans notre rôle de toucher directement aux questions du jour, — grandes ou petites, — appartenant à un domaine qui n'a jamais été et ne sera jamais le nôtre; mais, aux événements mémorables qui s'accumulent, se rattachent des enseignements que nous pouvons bien faire valoir d'une manière générale, n'est-il pas vrai ?

Ainsi, peut-il être jamais plus opportun qu'aujourd'hui de rappeler qu'en histoire, il y a deux écoles : l'école morale et l'école fataliste ?

Je ne fais qu'exposer:

La première admet que les événements ont été soumis à l'influence de la Providence, qui, par des voies mystérieuses et inconnues, conduit le monde, punit le crime et récompense la vertu. Elle nous apprend que du sein des plus grands désordres qui ont troublé la société, l'ordre a toujours reparu, et que l'expiation rarement faillit aux hommes et aux peuples. Elle croit à une destinée immortelle; elle croit que Dieu a donné un but à la vie de l'homme et que le genre humain marche sous l'œil de Dieu.

L'école fataliste livre le monde au hasard; elle raconte simplement les événements, sans s'inquiéter des conséquences; elle ne pénètre pas dans la philosophie de l'histoire, mais elle en suit la marche sans en rien conclure. Ainsi, pour me borner à deux exemples de chaque côté, Châteaubriand et Guizot sont de l'école providentielle, Thiers et Henri Martin de l'école fataliste.

Il est très-difficile, au reste, d'apprécier les événements, et de deviner quels seront les résultats auxquels l intervention providentielle les livrera A la fin du dernier siècle, la France se souleva tout entière pour conquérir la liberté et obtenir un gouvernement républicain. En tranchant la tête de Louis XVI, elle crut anéantir la monarchie, — et elle aboutit à Napoléon Ier !

Ah ! j'oubliais de dire qu'entre l'école fataliste et l'école morale, il y en a une troisième: celle du bon sens.

***

Voici une formule des béatitudes de l'heure actuelle, qui, sans être parole d'évangile, n'en paraîtra pas moins juste:

Heureux les pauvres d'esprit, car ils ne s'aperçoivent pas des sottises humaines.

Heureux les égoïstes, car les souffrances d'autrui n'attristent pas leurs cœurs.

Heureux les orgueilleux, car les sots les croient sur parole quand ils vantent leurs propres vertus.

Heureux les méchants, car, de peur de leurs morsures, la fortune, les honneurs leur appartiennent.

Heureux les pygmées lestes et habiles, car leur petitesse leur sert à s'élever... en montant sur le dos des autres.

Heureux les intrigants bouches-d'or, car, lorsque l'honnête homme mourra de faim, ils se rouleront dans l'or.

Heureux les hommes à double visage, car s'ils trompent les autres, ils sont sûrs de ne jamais se tromper eux-mêmes.

Heureux ceux qui ont du savoir faire, car ils écrasent ceux qui n'ont que du savoir.

***

J'ai dû donner, hier, à un de mes amis, qui va habiter une petite ville, certaines instructions, dictées par l'expérience, et au nombre desquelles il en est une qui ne sera pas déplacée ici, puisque beaucoup pourront en profiter:

„La susceptibilité! Voilà un écueil redoutable; car sachez qu'elle est héréditaire chez les habitants des petites villes; elle les saisit au berceau pour les conduire à la tombe. En rivalité continuelle les uns avec les autres sur la fortune, la naissance, le plus ou le moins d'importance de la position, ils s'observent à chaque mot, ils s'épient à chaque geste, et tirent des inductions sur la manière dont on entre, s'assied, se pose et se retire. Leur vie ne se compose que de brouilles, de raccommodements, et, grâce à la susceptibilité qui les caractérise, ils font même des rapports de l'amitié une sorte de guerre continuelle, toujours sur le qui-vive pour vérifier si on leur a rendu juste ce qu'on leur doit, ou ce qu'ils s'imaginent qu'on leur doit. Et voilà ce qui non-seulement dépouille d'ordinaire de tout agrément la société des petites villes, mais brouille tant de relations dans les grandes."

***

Un homme de sens et de goût, qui, pendant quarante ans, a passé les deux tiers de ses soirées au spectacle, — on voit s'il est compétent, — trouve infiniment juste l'opinion d'Al. Dumas fils, quand il nous dit que les hommes et les femmes ne se réunissent au théâtre que pour entendre parler de l'amour et pour prendre part aux douleurs et aux joies qu'il cause. Tous les autres intérêts de l'humanité restent à la porte. Là, rien n'est au-dessus de l'amour, rien n'est égal à lui; il règne en maître; c'est le dieu de ce temple, dont la grande maîtresse est la femme, et où l'homme n'est jamais que la victime ou l'élu. Car il est absolument interdit de représenter au théâtre l'homme supérieur à la femme. C'est là, par tradition des temps les plus reculés, que la femme règne, officie et finalement triomphe; c'est là qu'elle se moque et se venge du sexe fort qui lui est si injuste, si oppresseur dans la vie réelle; c'est là qu'elle a toujours raison. Ses charmes y ont une puissance irrésistible, ses fautes y ont une excuse toujours renaissante; c'est là que, nous autres hommes, nous venons avouer notre faiblesse, reconnaître, proclamer et subir cette puissance. Tout ce que nous faisons de bien, sur ce terrain, c'est elle qui nous le fait faire; tout ce qu'elle fait de mal, c'est par nous qu'elle le fait; il est donc juste que nous en souffrions, et, du moment qu'elle pleure, nous devons être désarmés.

Si l'œuvre représentée est une comédie, l'idéal du héros et sa récompense à la fin sont d'épouser l'héroïne; si l'œuvre est drame ou tragédie, le héros doit mourir pour elle, ou par elle, ou avec elle.

Au théâtre, les maris sont des tyrans, les parents sont des ganaches. Il n'y a pas encore eu, depuis trois mille ans, un auteur dramatique qui ait eu l'audace d'écrire une pièce ou un acte seulement, où, un père et une mère s'étant opposés au mariage de leur fille avec l'homme qu'elle aime, ce soient les parents qui aient raison, et où la jeune fille le reconnaisse et les remercie à la fin. Les jeunes filles ne se trompent jamais, — au théâtre. L'homme qu'elles aiment est toujours celui qu'elles doivent aimer, et maman et papa sont forcés de s'incliner au dénouement devant cette éternelle clairvoyance de l'amour. Bref, au théâtre, tout par l'amour, tout pour l'amour !

***

Amateurs d'huîtres, vous doutez-vous bien des choses que vous mangez en même temps que le précieux molusque? Oyez donc:

Des observations microscopiques ont démontré que l'écaille d'une huître est un monde habité par une multitude innombrable de petits êtres, en comparaison desquels l'huître elle-même est un colosse. Le liquide qui entoure l'animal contient des embryons revêtus d'écailles qui nagent parfaitement à l'aise; il s'y trouve aussi des animalcules en grande quantité qui produisent une lueur phosphorescente. Outre ces nombreux habitants, on y compte encore trois espèces de vers bien distinctes.

Le nacre qui rêvet l'intérieur de la coquille émane de l'animal, ainsi que les perles. Il y en a de deux espèces: les noires, qui se trouvent sur la partie brune de l'écaille, et les blanches, dans ce petit espace doux et brillant où l'huître est attachée. Si une substance étrangère pénètre jusqu'à elle et trouble son bien-être, elle la revêt de nacre, et forme ainsi la perle. Ces globes brillants sont les larmes que la douleur arrache à l'animal blessé.

***

Que ne chante-t-on pas aujourd'hui! Ainsi, voici venir à nous un compositeur typographe, qui énumère, dans le „langage des dieux," quelques-unes des espièglerie de la coquille, cette fréquente erreur typographique, qui consiste à mettre dans un mot une lettre pour une autre et qui est, comme on le sait, une source inépuisable de quiproquos et de malentendus souvent très-spirituels, quoi qu'en disent les auteurs:

Toi qu'à bon droit je qualifie
Fléau de la typographie,
Pour flétrir tes nombreux méfaits,
Ou pour mieux dire tes forfaits,
Il faudrait un trop gros volume
Et qu'un Despréaux tînt la plume...

S'agit-il d'un homme de Bien,
Tu m'en fais un homme de Rien;
Est-il quelque action insigne;
Ta malice la rend Indigne,
Et, par toi, sa Capacité
Se transforme en Rapacité.
Ce qui, soit dit par parenthèse,
Dénature un peu trop la thèse...
Un cirque a de nombreux Gradins,
Et tu le peuples de Gredins;
Parle-t-on d'un pouvoir Unique
Tu m'en fais un pouvoir Inique
Dont toutes Prescriptions
Deviennent des proscriptions....
Certain oncle hésitait à faire
Un sien neveu son légataire.
Mais il est enfin décidé...
Décidé devient décédé...
A ce prompt trépas, pour sa gloire,
Ce neveu hésite de croire,
Et même il est fier d'hésiter:
Mais tu le fais fier... d'héRiter;
A ce quiproquo qui l'outrage,
C'est vainement que son visage
S'empreint d'une vive Douleur:
Je dis par toi: vive Couleur;
Puis son émotion visible
Devient émotion Risible;
Et s'il allait s'évanouir,
Tu le ferais s'épanouir.

Te voilà, coquille effrontée:
Ton allure dévergondée
Ne respecte raison ni sens....
Mais de m'arrêter il est temps:
Pour compléter la litanie,
(Car ce serait chose infinie),
Chaque lecteur ajoutera
D'innombrables et cœtera.

***

C'était huit jours avant la kermesse d'une ville où se sont conservées certaines anciennes habitudes. Un vieux richard, qui avait été jusqu'à refuser, à cette occasion, un faux chignon à la calvitie de son épouse, était gravement malade, et il avait entendu le médecin déclarer qu'il n'irait plus deux semaines.

La religieuse qui le soignait l'engageait à prendre une potion qui devait lui faire grand bien. Il la repoussa en disant:

— Non, ma sœur; puisque je suis condamné, je préfère mourir de suite. De cette manière, ma femme n'osera, cette année, inviter à la fête ses parents, qui occasionnent toujours tant de folles dépenses.

Le surlendemain, il rendit l'âme en paix, et l'anecdote circula à la kermesse et fit rire.

***

Une lectrice qui signe „une demoiselle quinquagénaire," nous envoie la recette suivante à l'usage des jeunes personnes qui ne veulent pas, comme elle, coiffer sainte Catherine:

Faire montre de plus de bon sens que d'esprit; — viser aux occupations utiles plus qu'au piano; — scruter les „mystères" du ménage plutôt que ceux dévoilés dans les romans portant ce titre; — racommoder ses chemises et ses bas plutôt que de travailler à des colifichets; — étudier les recueils d'art culinaire plutôt que les journaux de mode; — éviter d'étaler des toilettes effrayantes pour la bourse des aspirants au mariage; — s'appliquer enfin en toute chose à prouver aux hommes qu'ils trouveront dans leur compagne une aide prudente et dévouée, et non une cause de ruine et d'embarras.

Et ainsi diminuera le nombre des célibataires!

***

Un quatrain, improvisé dans une société où j'étais, par un „défenseur du mariage." (Joli défenseur!)

Contre le mariage on déclame, on déclame...
Et pourtant, qu'a-t-il donc d'incommode aujourd'hui?
Quand un mari rentre chez lui,
Si rarement il y trouve sa femme!

Jean-le-Butineur.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Le delirium tremens, — fruit de l'abus des spiritueux, — est une maladie qui devient de plus en plus commune, et que par conséquent il est bon de signaler à l'attention de tous.

Elle est caractérisée non seulement par l'altération de l'intelligence, l'hallucination, l'insomnie, mais par le tremblement des membres et même du corps. C'est ce qui lui a donné son nom.

Cette affection se déclare soit avec lenteur, soit brusquement.

Dans le premier cas on remarque de l'agitation, de l'affaiblissement, le dégoût des aliments, de l'insomnie. Puis le délire se manifeste, se montrant tantôt calme, tantôt bruyant, furieux, tantôt gai et loquace.

La durée de ces accès peut varier de un jour à trois semaines, et c'est souvent après un long sommeil que le calme renaît et que les malades semblent être guéris.

Cette maladie devient dangereuse quand les accès se renouvellent, car alors ils finissent par conduire à la démence et à la paralysie.

Un pouls fréquent, une grande agitation, l'altération des traits sont des symptômes d'un pronostic fâcheux.

Quand l'attaque se produit après une orgie, la première médication est d'administrer un vomitif et ensuite de faire prendre un grand bain.

Rarement on voit le „delirium tremens" durer au-delà de vingt-quatre heures, et dans beaucoup de cas il se termine spontanément et sans laisser de traces.

Quant au traitement, il est aussi simple qu'efficace. Six à dix gouttes de laudanum dans un lavement suffisent d'ordinaire; quelquefois cependant la première dose est insuffisante et semble même augmenter les accidents; mais une seconde ne manque guère de procurer un sommeil calme, après lequel le malade se réveille guéri et sans souvenir de ce qui s'est passé. On conseille aussi le chloroforme, l'ammoniaque, le chloral; — mais le remède par excellence, quand on a une fois passé par là, c'est de ne plus boire.

Ajoutons que le délire des ivrognes offre la plus grande analogie avec celui des fumeurs ou des buveurs d'opium.

Éloy.

UNE EXCURSION AU MONT ETNA.

(Suite et fin, voir p. 291.)

Le spectacle que nous avions devant nous était indescriptible, et celui qu'offrait la voûte céleste nous causa non moins d'impression, car il nous semblait que la lumière des étoiles présentait un éclat qui nous était inconnu. Nous eûmes bientôt l'explication du phénomène. Nous avions passé à travers un vaste espace de vapeurs épaisses, qui rendent confus tous les rayons lumineux avant qu'ils arrivent à la terre, et nous nous écriâmes: „Quelle situation merveilleuse pour un Observatoire! Si Empédocle avait eu les yeux de Galilée, quelles découvertes n'aurait-il pas faites! „Nous observâmes sur la montagne, à une grande distance au-dessous de nous, une lumière qui semblait se mouvoir parmi les arbres; mais je ne peux pas dire si c'était un feu follet ou quelqu'autre chose. Nous remarquâmes aussi plusieurs de ces météores qu'on appelle étoiles filantes, qui paraissaient aussi élevés au-dessus de nous, que quand on les regarde de la plaine.

Nous nous remîmes en marche et nous arrivâmes bientôt au pied de la grande bouche, laquelle est exactement d'une forme conique, s'élevant également de tous les côtés; elle n'est composée que de cendres et d'autres matières brûlées, sorties du cratère qui est au centre.

Nous fîmes ici une seconde halte, parce que la route qui nous restait à faire était la plus fatigante.

Cette montagne, dont la circonférence est de trois lieues, est extrêmement escarpée; et quoiqu'elle nous eût paru noire, elle était cependant couverte de neige, dont la surface, heureusement pour nous, était revêtue d'une couche assez épaisse de cendres. Sans cela, nous n'aurions jamais pu gagner le sommet, parce que le froid perçant de l'atmosphère avait partout glacé la neige, devenue luisante comme un miroir.

Quand nous eûmes grimpé l'espace d'une heure, nous nous trouvâmes à un endroit où il n'y avait pas de neige; il sortit fort à propos de la montagne une vapeur chaude, qui nous engagea de nouveau à faire halte. Enfin nous parvînmes jusqu'au sommet le plus élevé de la montagne, où nous pûmes jouir du coup-d'œil le plus merveilleux de la nature.

L'imagination de l'homme a rarement pu se représenter une scène si brillante et si magnifique. Il n'y a guère, sur tout notre globe, de lieu où l'on puisse contempler à la fois tant d'objets ravissants. Nous étions placés sur un théâtre prodigieusement élevé, et toute la surface de notre hémisphère semblait se réunir en un seul point, sans qu'il y eût aux environs aucune montagne, sur laquelle les sens et l'imagination pussent se reposer.

Nous revînmes avec peine de notre extase, et crûmes longtemps ne plus être sur la terre.

Nous étions placés sur les bords d'un gouffre sans fond, aussi ancien que le monde, qui vomit souvent des torrents de feu et lance des rocs enflammés, avec un bruit dont toute l'île retentit. L'immense étendue de la vue comprenait les objets de la nature les plus variés et les plus enchanteurs; enfin, le soleil s'avançait pour éclairer et embellir ce magnifique tableau.

Imaginez que, l'atmosphère s'enflammant peu à peu, et ne laissant entrevoir que par degrés le firmament et notre globe, la mer et la terre sont dans un état de confusion et d'obscurité, comme si elles sortaient du chaos primitif; la lumière et les ténèbres semblent encore être confondues, jusqu'à ce que le

jour, s'approchant peu à peu, opère enfin la séparation. Alors les étoiles s'éteignent, et les ombres disparaissent; les forêts qui, tout-à-l'heure, ressemblaient à des abîmes noirs et sans fond, ne réfléchissant aucun rayon de lumière, y répandent la vie et la beauté. La scène s'étend, l'horizon s'élargit et se prolonge de tous côtés; et le soleil paraît vers l'Orient et achève de former ce merveilleux spectacle.

Les sens, qui ne sont point accoutumés à de pareils objets, se trouvent confondus et troublés, et il leur faut quelque temps pour les discerner. On voit le corps du soleil s'élever du fond de l'Océan, et traîner à sa suite une immense étendue de terres et de mers. Les

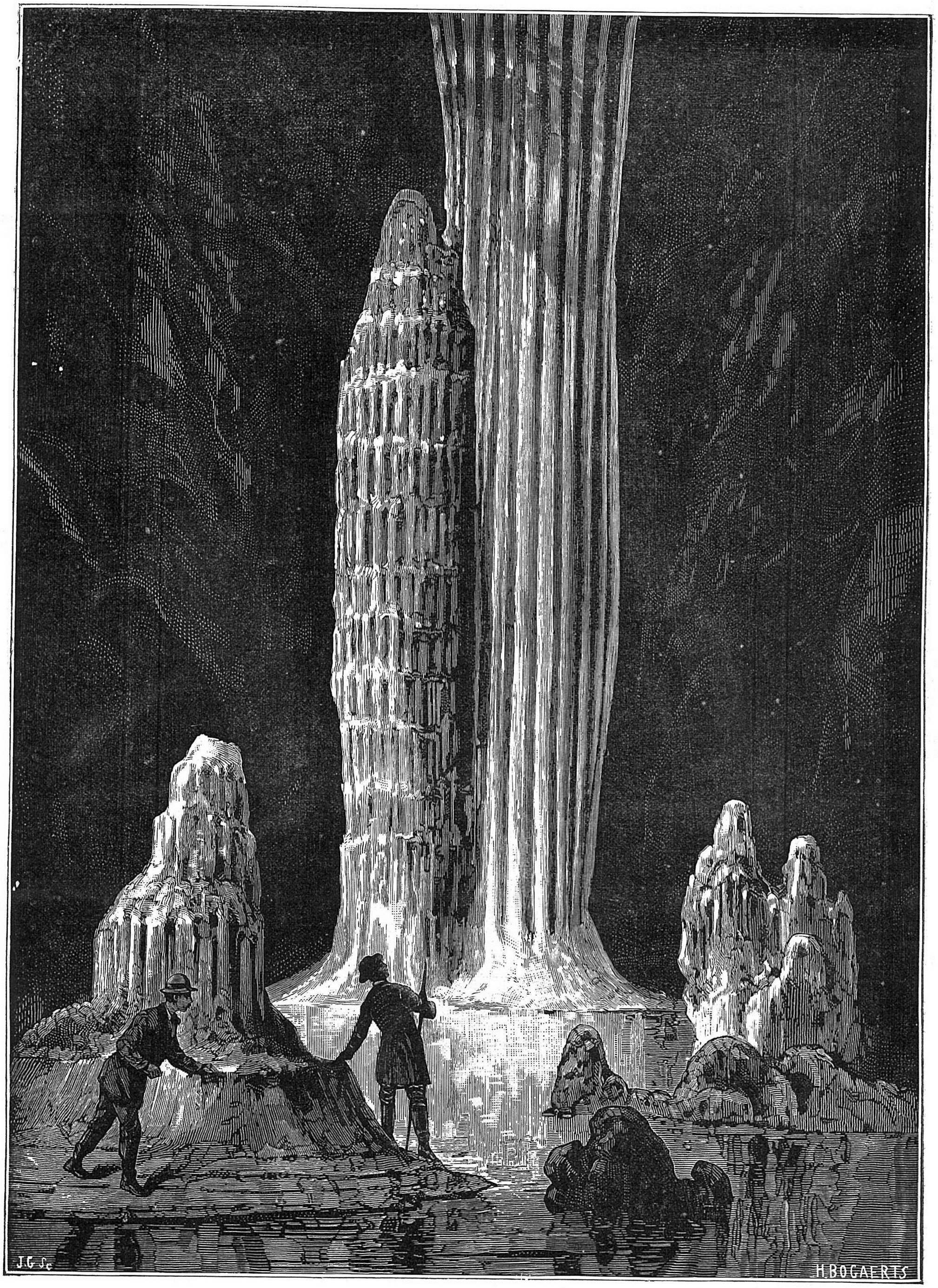
LA CHANTEUSE DES RUES, D'APRÈS Me. L. DUBRÉAU.

îles environnantes semblent être sous nos pieds, nous contemplons toute la Sicile comme sur une carte. Nous pouvons tracer le cours de chaque rivière à travers tous ses détours, depuis sa source jusqu'à son embouchure. La vue est sans bornes de tous les côtés, et il n'y a rien qui l'interrompe; de sorte qu'elle se perd partout dans l'immensité.

La région déserte, ou la zone glaciale de l'Etna, est le premier objet qui attire l'attention. Elle est marquée par un cercle de neige et de glaces, qui s'étend de tous côtés à la distance de plus de deux lieues. Au centre de ce cercle, la grande bouche de la montagne élève sa tête enflammée, et des régions,

où le chaud et le froid sont excessifs, semblent pour jamais réunies dans le même point. Notre guide nous apprend que, sur la côte septentrionale de la région de neige, il y a plusieurs petits lacs qui ne dégèlent jamais et qu'en plusieurs endroits la neige, mêlée avec les cendres et les sels de la montagne, est entassée jusqu'à une hauteur prodigieuse. Il paraît que la quantité de sel, contenue dans cette montagne, est une des plus grandes causes de la conservation de ces neiges.

La région boisée suit immédiatement la zone déserte ; elle forme un cercle ou une ceinture du plus beau vert, laquelle environne la montagne, et c'est assurément un des endroits les



LES GRANDS PHÉNOMÈNES DE LA NATURE. — LA GROTTE DE LURAY (VIRGINIE).

plus délicieux de la terre, ce qui fait un contraste remarquable avec la région déserte. Elle n'est ni unie, ni égale, comme la plus grande partie de la dernière; mais elle est agréablement diversifiée par un nombre infini de ces jolies collines, qui ont été créées par les diverses éruptions de l'Etna. Elles ont toutes acquis une fertilité étonnante, excepté quelques-unes, qui sont nouvelles, c'est-à-dire, qui ont pris naissance depuis cinq ou six siècles; car il en faut des centaines, pour les amener à leur plus haut degré de fécondité. Nous examinâmes les bouches de celles-ci, et nous entreprîmes, mais en vain, de les compter.

La circonférence de cette zone, ou du grand

cercle, est de plus de seize lieues; elle avoisine les vignobles, les vergers et les champs qui composent la région fertile. Cette troisième zone est beaucoup plus large que les autres, et elle s'étend de tous côtés jusqu'au pied de le montagne; elle est aussi couverte de plusieurs petites montagnes coniques et sphériques; elle présente une variété surprenante de formes et de couleurs, et fait un contraste délicieux avec les deux autres régions. Elle est bornée au sud et au sud-est par la mer, et des deux côtés, par la Simeto et l'Alcantara, qui l'environnent presqu'entier. On aperçoit d'un coup-d'œil tout le cours de ces rivières, et leurs agréables détours, à travers ces vallées fertiles. En jetant les yeux un peu plus avant, vous embrassez l'île entière, et vous voyez toutes ces villes, rivières et montagnes, tracées sur la grande carte de la nature, les îles adjacentes, toute la côte d'Italie, aussi loin que peut s'étendre la vue. Au premier moment du lever du soleil, l'ombre de l'Etna s'étend à travers toute l'île, et forme une large traînée, qu'on aperçoit sur la mer et dans les airs. Cette traînée se raccourcit par degrés, et en peu de temps elle se termine au voisinage de la montagne.

Nous eûmes alors le temps d'examiner une quatrième région de l'Etna, très-différente des autres, et qui produit des impressions moins douces, mais qui, sans doute, a donné naissance aux trois premières. Je veux parler de la région du feu.

La bouche actuelle de cet immense volcan est un cercle de près d'une lieue de circonférence; elle va en pente de chaque côté, et forme une excavation qui ressemble à un vaste amphithéâtre. A certaines époques, il sort de plusieurs endroits des nuages d'une fumée sulfureuse, qui, étant beaucoup plus pesante que l air environnant, au lieu de s'élever, comme fait ordinairement la fumée, à l'instant où elle est portée hors de la bouche, roule, comme un torrent, vers le bas de la montagne, jusqu'à ce qu'elle arrive à la partie de l'atmosphère, qui est de la même gravité spécifique. Alors elle s'échappe horizontalement, et forme dans l'air une large traînée, suivant la direction du vent, qui, heureusement pour nous, la portait du côté opposé à celui où nous étions alors. La bouche est si chaude, qu'il est très-dangereux, si même il n'est pas impossible d'y descendre. D'ailleurs, la fumée est très-incommode, et en plusieurs endroits, la surface est si molle, qu'on a vu des hommes s'enfoncer et payer de la vie leur témérité.

La grande bouche du volcan est près du centre du sommet. Ce gouffre effrayant, si célèbre dans tous les âges, a fait trembler toutes les nations de tous les siècles, et a été regardé comme l'enfer par les Anciens et par les Modernes; aussi l'examinâmes-nous avec une espèce de respect mêlé d'horreur.

Quand on pense à l'immensité de sa profondeur, à l'étendue des antres et des cavernes d'où sont sorties tant de laves, à la force que doit avoir le feu intérieur pour élever ces laves à une si énorme hauteur, les soutenir en l'air, et les porter jusqu'au sommet de la bouche, avec toutes les circonstances terribles qui accompagnent ces explosions; au bouillonnement de la matière, aux secousses de la montagne, et aux roches enflammées qu'il vomit, il faut convenir que l'imagination, dans ses plus grandes terreurs, a peine à se former l'idée d'un phénomène plus extraordinaire et plus effrayant.

Ce fut avec un mélange de plaisir et de peine, qu'après avoir contemplé toutes ces scènes magnifiques et horribles, nous nous retrouvâmes à notre hôtel de Catane.

J. BRIDONE.

RÊVEURS ET RÊVERIES.

A considérer l'homme par sa structure physique, il est certain que la nature a voulu faire de lui plutôt un acteur qu'un rêveur.

Il faut, en effet, un tempérament spécial pour rêver; généralement nous sommes faits pour agir, il n'y a d'exception que pour quelques individus dont la grande occupation est de faire de la vie un rêve perpétuel.

Les grands rêveurs sont les poètes et les artistes; le monde les regarde en souriant, soit de plaisir, soit d'ironie, et les considère quelquefois comme des maniaques ou comme des malades.

Cependant, jamais je n'ai entendu dire que personne fût mort à force d'avoir rêvé. On a fait des listes nombreuses de gens qui sont morts en riant ou en pleurant, mais personne ne meurt en rêvant. D'ailleurs, les rêveurs sont toujours très-bien portants. Quand on est bien portant, on devient capable de tout, à ce qu'il paraît, même de faire des invocations aux étoiles. „Portez-vous bien, dit Saint-Evremond, voilà à quoi tout doit aboutir." Moi, j'ajouterai: „Rêvez beaucoup et vous vous porterez mieux."

On rencontre souvent des hommes bien gros, bien replets, à la mine épanouie, aux joues enluminées, et qui néanmoins sont très-maussades. D'où cela vient-il? De ce qu'ils ne rêvent pas assez. Rêver, c'est oublier les ennuis quotidiens, et c'est retirer sa vue du spectacle du monde pour la porter dans un Eden que l'on se crée, que l'on s'ouvre à son gré; c'est faire son bonheur d'un amour même malheureux; c'est un désir sans cesse renouvelé. Or, quoi de plus enivrant que le désir!

Un des plus charmants rêves que je connaisse, c'est le „Voyage autour de ma chambre." En écrivant ce chef-d'œuvre, de Maistre devait être assurément dans cet état mixte de l'âme et du corps, pendant lequel on perd toute conscience de soi-même, et où l'esprit s'envole sur les ailes dorées de l'imagination et de la fantaisie dans le riant pays des chimères.

Il y a des moments où l'on ne saurait assigner aucun domicile aux idées. D'où viennent-elles? où vont-elles se promener? Un souffle de vent de printemps vous caresse le visage; on se met à la fenêtre, et soudain la raison se met à galoper par monts et par vaux. On a des battements de cœur précipités, la respiration devient plus libre, on respire à soi seul comme tout l'air du bonheur. Le bonheur pour les gens d'esprit, c'est de perdre le sentiment des choses réelles; c'est une sensation presque inexplicable. En quoi consiste-t-elle? A rêver tout éveillé.

Les rêves ne sont pas aristocrates; aussi peut-on dire: „rêve qui veut," et à juste titre. Les rêves n'ont pas que des alcôves bien confortables, bien silencieuses, avec des rideaux de dentelles et des oreillers de satin pour se reposer. Pourquoi donc la vieillesse ne rêverait-elle pas, elle aussi? Il suffit qu'elle soit douce et bienveillante, — dès lors, elle est jeune, et elle ne dira plus avec Ossian: „Le printemps reviendra avec toutes ses fleurs, mais pas une feuille ne naîtra de moi?"

Il est pourtant un reproche à faire aux rêves; c'est d'avoir donné lieu à tant de mauvaises odes et à tant de mauvais vers. Que de bons rêves, avec cette invocation, se sont trouvés devenir de détestables poésies!

L. DE BERNIS.

DAVID-LE-BALADIN.

I.

Ils étaient trois hommes, une jeune femme et plusieurs enfants, entourant une table et soupant, dans une chambre d'auberge d'assez bonne apparence.

A leur tournure bizarre et dégagée, à leur langage, tantôt lourd, tantôt spirituel, à leur costume sans harmonie, et à la nature de leur bagage, qui se composait de quelques instruments et d'un paquet de hardes, il était facile de voir que c'étaient des comédiens. Non pas de ces comédiens à robes de chambre et à gants blancs, qui dînent à heure fixe et se pavanent dans des appartements ornés de glaces et d'un bail de trois, six, neuf; mais de ceux qui ont pour toute habitation les tavernes qui avoisinent l'endroit où ils construisent leur théâtre ambulant, de ceux dont la vie n'est qu'une longue comédie, et que l'on nomme en France cabotins, baladins et en Angleterre strolling players.

Infortunés artistes, qui vivent au jour le jour, tous philosophes, audacieux, patients, changeant en un jour de demeure, de vêtement et de fortune, et qui, pour la plupart, ne donneraient pas leur vie incertaine et laborieuse pour l'existence monotone et facile d'un sot sédentaire et bien nourri.

Sitôt qu'il fait beau temps, leur théâtre en lambeaux sort de la charrette, que traîne un cheval maigre comme son cocher. Le premier rôle enfonce les pieux, l'amoureuse coud une pièce à la toile, le chef de la troupe remet ses décors à neuf avec une éponge et de l'eau de puits, le traître allume le quinquet, qui brûle et fume en même temps; les enfants s'habillent en Romains, pour faire les soldats obligés des drames de tous les temps; le Jocrisse tambourine à la porte, l'acrobate fait des sauts de carpe: le public arrive, la clarinette et la grosse caisse l'appellent dans l'intérieur; il entre, le rideau se lève, et la troupe s'évertuant sur des planches mal jointes, joue le drame ou la comédie avant souper.

Mais quand il a plu tout le jour, quand le public a fermé ses fenêtres pour que l'humidité ne pénètre pas chez lui, le théâtre reste dans la voiture, couvert seulement d'une lourde tapisserie, et les costumes de papier d'or et d'indienne sont toujours, il est vrai, portés par les acteurs désappointés, mais sous la redingote, le pardessus ou la blouse.

La journée se passe à maudire la pluie, car cette pluie, qui éteint tout espoir de recette, n'éteint pas le besoin de remplir des estomacs inexorables qui digèrent par tous les temps. On patiente tout le jour, mais le soir il faut souper, quoi qu'il en soit.

On demande avec assurance le jambon ou le rosbeef à l'hôtelier; on s'attable, on mange avec avidité, et quand il faut payer, le drame ou la comédie commence.

Lorsque le ciel est d'azur, la comédie commence à cinq heures et le souper à dix; quand le ciel est couvert, le souper commence à dix et la comédie à onze; l'heure de la comédie change de place comme l'aiguille du baromètre, l'heure du souper ne varie jamais.

Ce jour-là, l'orage avait éclaté dans l'après-midi et durait encore; dix heures du soir étaient sonnées, on soupait, et le drame allait commencer.

Nous avons oublié de dire que nous sommes à Manchester.

Le vieux Jack Bob, directeur, régisseur, contrôleur, décorateur et clarinette de la troupe, avait relevé le collet de son carrick jusqu'au-dessus de ses oreilles, avait enfoncé son chapeau gris sur ses yeux et rôdait tristement autour de la table, en laissant parfois échapper de ces soupirs qui ne lui étaient pas accoutumés, car c'était un vieillard fier comme un musicien; et pourtant le vieux Bob soupirait.

— Par Dieu, master Bob, lui dit Tom Cove, le clown, vous avez l'air d'un enterrement ce soir; vous usez inutillement mes bottes rouges à vous promener ainsi....

— Allons, Bob, mon vieux compagnon, dit Jackson la basse-taille, le pouding s'avance; Tom Cove avale les bouchées doubles et ta part pourrait y passer; comme il nous arrive rarement de déjeûner, il serait imprudent de se coucher sans manger; cesse ta pantomime et viens souper.

— Je n'ai pas faim, répondit amèrement Jack Bob.

Puis il allongea machinalement la main pour prendre le pot d'étain et la retira subitement; comme s'il s'était brûlé en en touchant l'anse:

— Je n'ai pas soif non plus, continua-t-il avec humeur.

Et il soupira profondément.

— Pardieu! messieurs, dit d'une voix aigrelette le jeune premier aux cheveux roux, à la mine écossaise; j'affirme que Bob serait très-altéré, si, au lieu d'eau, ce pot était plein de porter.

Bob fit semblant de ne pas entendre, et Tom Cove s'écria:

— Au fait, messieurs, nous avons bien tort de nous noyer les entrailles avec de l'eau, car ce soir la bière ne nous coûtera pas plus cher que l'eau.

— De la prudence, Tom Cove, reprit gravement Jackson; demain le temps sera bon et la recette aussi, demain le souper sera meilleur, et souvenez-vous bien que le tavernier fait

quelquefois crédit quand on n'a mangé que son pouding de la semaine passée et que l'on n'a bu que de l'eau de sa fontaine, mais qu'il est toujours intraîtable quand on a fait mousser sa bière ou fait tuer ses pigeons.

— Jackson a raison! s'écria l'amoureux, qui avait d'abord paru approuver Tom Cove; Jackson a raison; demain grande recette, demain pigeons rôtis, porter, poissons à la sauce aux huîtres et punch à la française.

II.

Aux mots „pigeons et poissons à la sauce," trois enfants, qui étaient assis au bout de la table, ne purent retenir une exclamation de joie. Pauvres gamins, qui avaient la moitié de la figure enfouie sous des chapeaux d'hommes, et qui, à dix ans, achevaient déjà d'user les culottes de leurs pères; pauvres gamins, dis-je, leur joie fut de courte durée, car Jack Bob, qui avait continué à rôder aux dépens des bottes rouges de Tom Cove, s'arrêta tout-à-coup et dit d'une voix sententieuse:

— Demain! j'ai grand'peur, messieurs, que nous soyons obligés de bourrer nos pipes avec du foin, et de nous mettre beaucoup plus d'air dans l'estomac que de pigeons rôtis.

— Et pourquoi cela? s'écrièrent tous les autres.

— Quoi, répéta vivement Bob, ne voyez-vous pas qu'il nous manque un convive, et quel convive! grand Dieu!...

— David! David! s'écria Betty la jeune, Betty la blonde, Betty la gracieuse, qui venait de souffleter un des gamins, lequel, après avoir mangé sa part, attaquait vigoureusement celle de son voisin.

— Oui, David, reprit Jack Bob, lui, qui nous avait promis de ne rester que quelques heures chez le duc de Bedfort, et qui n'a pas reparu depuis deux jours entiers. Et s'il ne vient pas, qui, demain, jouera le rôle de Shylock et d'Arlequin? Qui chantera „rule Britannia" avec assez de verve et d'entraînement pour faire entonner ce chœur patriotique à tous les spectateurs transportés! Savez-vous que David est l'âme de la troupe?

— C'est vrai, dit Tom Cove; mais David reviendra ce soir.

— Non, non, détrompez-vous, continua Bob; David est jeune, gai, spirituel et beau. Le duc, charmé de son jeu avant-hier, dans notre soirée tragico lyrique, l'a favorablement accueilli et lui a sans doute offert d'entrer à son service. David est las de vivre avec des pommes de terre et de coucher sur la paille; David ose préférer la cuisine du duc à la nôtre, un bon lit à nos écuries; David est un ingrat!

Et Jack Bob, en disant ces derniers mots, haussa douloureusement les épaules, enfonça son nez sous une cravate qui lui cachait déjà le menton et poussa un soupir d'autant plus lugubre qu'il était comprimé.

— Master Bob, dit Tom Cove, vous devenez fou.

— Assurément, reprit avec vivacité Betty la blonde, il faut être fou pour supposer David capable d'abandonner ses amis et de devenir le serviteur du duc. David est, il est vrai, jeune, gai, spirituel et beau, mais il est aussi fier et bon camarade, et David reviendra. D'ailleurs, s'il ne rentre pas ici ce soir, je me charge d'aller demain à la pointe du jour le chercher chez le duc ou la duchesse, peu importe, et je promets de le ramener.

Betty la douce s'était levée avec emportement en achevant sa phrase, mais elle s'aperçut bientôt qu'elle venait de dévoiler sa passion pour David. Honteuse, elle baissa timidement les yeux, balbutia quelques mots sans suite, et se mit à caresser nonchalamment l'enfant qui avait sur sa joue l'empreinte bien marquée de ses cinq jolis doigts.

Tom Cove, railleur et tant soit peu jaloux, se disposait à la plaisanter avec malice et délicatesse, quand l'aubergiste revint avec la carte à payer réclamer deux shelllings et demi, et le clown moqueur crut prudent de se taire pour ne pas interrompre Jack Bob, qui, après avoir considéré longtemps la carte avec son lorgnon, allait commencer un long discours à l'impatient cuisinier, lorsqu'un grand mouvement se fit dans l'assemblée.

III.

Un jeune homme venait d'entrer brusquement et s'écriait:

— Bravo, camarades, vous êtes encore à table! Je craignais d'être obligé de souper seul.

— David! le voici! s'écria Betty; j'étais bien sûre qu'il reviendrait ce soir.

— J'en étais bien certain, dirent ensemble les autres.

— Je le pensais bien aussi, dit Jack Bob, d'une voix mielleuse.

— Oui, mes amis, dit David, me voici. J'étais sur le point de venir ce matin; quand le temps a changé, j'ai pensé que la représentation était forcément ajournée et je suis resté chez le duc pour égayer sa société. Je viens de jouer tout mon répertoire, j'ai fait rire et pleurer, frémir et bâiller; je suis las de la vue des ducs et des comtes, fatigué de l'odeur de musc des duchesses et des comtesses; j'ai l'estomac vide comme toutes vos assiettes, et je veux souper. Allons, monsieur l'hôtelier, donnez-moi du rôti, du pain blanc, et du porter.

Là-dessus, il jeta sur la table une couronne en disant:

— Et du porter, vous m'entendez, du meilleur, pour toute la société

L'hôtelier prit la couronne et devint courtois; Jack Bob rengaîna son discours pour une autre occasion, baissa le collet de son carrick, et le regard joyeux, il prit enfin place à table, à la grande satisfaction de Tom Cove, qui n'avait pas encore oublié que Jack Bob avait les pieds dans ses bottes rouges.

L'on a bien raison de dire que c'est la foi qui sauve. Les pauvres comédiens, excepté Bob, croyaient avoir soupé; mais l'odeur du rosbeef apporté à David vint cruellement les arracher à leur douce erreur; cette odeur les avait si fortement énivrés, qu'ils en avaient tous perdu la parole; leurs yeux seuls agissaient, suivant chaque bouchée qui passait alternativement de l'assiette au bout de la fourchette, et de la fourchette dans la bouche engloutissante du trop heureux David.

David s'en aperçut et s'arrêta tout court.

— Pardieu, monsieur l'hôtelier, dit-il, en tirant de sa poche une seconde pièce d'argent, je n'aime pas manger seul; donnez-nous donc cette oie rôtie que je viens de voir à la broche en traversant la cuisine; mes amis me feront bien, pour me tenir compagnie, l'amitié de souper une seconde fois.

Entre amis, il ne faut jamais faire de cérémonie. Ils étaient tous amis. Personne ne refusa.

Quel festin!... On y but du porter, on y but de l'ale, puis les esprits s'animèrent, et l'on fit du grog et du punch, et après mille calembourgs, jeux de mots, éclats de rire, etc., les joyeux comédiens, persuadés et convaincus d'avoir vraiment soupé, voulaient aller dormir; mais David, qui n'avait pas encore sommeil, David que la vapeur du vin tenait éveillé, demanda du champagne.

A ces mots, tous, excepté Betty la blonde, se récrièrent. Bonne Betty, elle aurait bu du champagne, pour ne pas déplaire à David.

— Quoi, dit Bob, es-tu fou, David!... Nous venons de consommer ce soir ce que la recette de demain ne payera qu'à peine, et tu veux du champagne?

— Il me faut du champagne, dit David dans l'ivresse; qu'on me donne du champagne.

Puis il frappa du poing sur la table.

— Au diable soit l'ivrogne qui veut boire du champagne parce qu'il a bu trop de punch, dit Jack Bob; boira qui voudra et paiera qui pourra, quant à moi je n'en joue plus.

— Ni moi non plus, dit le prudent Jackson.

— Allons, Tome Cove, dit David, ces deux vieillards sont devenus stupides comme des Cassandres; demande du champagne et trinquons.

— Ce n'est pas l'envie de trinquer qui nous manque à tous, répondit judicieusement Tom, ce sont les dix bons shellings qu'il faudra donner à l'aubergiste pour sa petite fiole de vin de France.

— Je la paierai, dit David; tenez, voilà de l'argent.

Il retourna une de ses poches, et il tomba sur la table quelques pièces d'argent.

— Six shellings pour en payer dix! s'écria Bob, le calculateur, Bob, qui savait compter; merci!... Je n'ai plus soif; bonsoir la compagnie, je vais me coucher.

— Bonsoir, David, dit Jackson.

— Dieu damne les sots, fit David avec emportement; si ces shellings ne suffisent pas, j'en ai là d'autres qui pèsent moins lourd

Il tira d'une autre poche un papier tout froissé qu'il étala sur la table, en disant:

— Allons, monsieur l'hôtelier, voici une banknote de cinq guinées qui paiera le vin et les verres cassés. Alerte! je veux boire à la prospérité de l'Angleterre et de mon gracieux directeur. J'aime mieux dépenser ce papier en vin qu'en médecine. Qu'on m'apporte pour cinq guinées de champagne.

Puis il se mit à chanter de toute la force de ses poumons.

A la vue du billet de banque, les compagnons de David étaient restés anéantis; ils se regardaient tous avec un étonnement mêlé de frayeur; enfin, après s'être fait quelques signes d'intelligence, Jack Bob commença par marcher lentement à reculons jusqu'à la porte et se retira sans bruit. Les autres, comme éclairés par cette méfiance de leur directeur, crurent prudent d'en faire autant que lui; si bien que lorsque David, toujours chantant, eut rempli tous les verres, il se trouva seul.

(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE XX. — ÉPILOGUE.

C'était un bien émouvant spectacle que celui que présentait en ce moment le vaste préau de l'abbaye des Chartreux. Le comte Albert de Hainaut et de Hollande dominait toute l'assistance de sa haute taille et de sa mine princière. A côté de lui se trouvait le vieux sire Guillaume de Duivenvoorde, dont les cheveux blancs seuls annonçaient le grand âge, car il portait la tête droite, et sa fière démarche révélait encore une vigueur peu commune. Appuyé sur sa large épée à deux mains, son regard continuait à briller du feu de la bataille Près d'eux se tenait respectueusement le chevalier Herman de Stryen, au mâle et noble visage, bruni par le brûlant soleil d'Espagne. Puis le brave et fidèle Koen, qui, quoique de naissance infime, était digne par son courage et son dévouement de se trouver en si noble compagnie.

Ces quatre hommes étaient entourés par les vaillants défenseurs de Stryen qui, blessés la plupart, tous épuisés par les fatigues surhumaines qu'ils venaient d'endurer, se reposaient, appuyés sur leurs piques, leurs arcs ou leurs glaives, et remerciaient la Providence du secours inespéré qu'elle leur avait envoyé dans la personne du comte. A quelque distance, les pieux religieux s'étaient agenouillés au pied d'un grand calvaire, et adressaient au ciel de ferventes actions de grâces.

Herman de Stryen semblait perplexe; il était visible qu'il aurait bien voulu poser une foule de questions, car plusieurs fois sa bouche s'ouvrit comme pour parler; mais la présence du comte paraissait avoir paralysé sa langue.

Le souverain remarqua l'embarras du jeune chevalier, et après l'avoir regardé un instant en souriant, il se tourna vers Guillaume de Duivenvoorde.

— Si je ne me trompe, chevalier, dit il, je crois qu'il y a ici des personnes qui brûlent de savoir des nouvelles de demoiselle Aleidis... Pourrions-nous la voir?

— Ma fille, noble comte, est en ce moment aux soins des bons Chartreux... Si nous demandions au révérend prieur la permission d'entrer dans le couvent ...

En ce moment, le supérieur arrivait en courant, et, s'approchant du comte, il lui dit qu'il avait fait préparer un bon repas pour lui et sa suite, et le pria d'entrer.

— Bien volontiers, révérend père, répondit Albert avec un gai sourire; car cette longue course m'a donné de l'appétit; je compte donc

faire honneur à votre table; cependant, je vous demanderai encore quelques instants de répit, afin que nous puissions aller présenter nos hommages à la demoiselle de Duivenvoorde.

— Qu'il en soit comme Votre Grâce le désire, répondit le prieur, en s'engageant avec la société dans les sombres couloirs du couvent.

Entretemps, un frère-lai avait également invité les hommes de Stryen à le suivre dans le réfectoire, où un excellent repas leur avait été préparé.

Koen voulut se séparer, sans être vu, de la noble compagnie, et rejoindre les gens d'armes, mais le comte le retint.

— Holà! mon brave, dit-il, vous devez nous suivre, comme vous nous avez suivis en route; vous restez donc avec nous.

— Ah, seigneur comte....

— Ne refusez point; un noble cœur ne se trouve pas de trop en notre société; venez donc.

Les quatre guerriers entrèrent bientôt avec le prieur dans une salle très-simplement meublée, mais qu'égayait un grand feu de ramilles.

Dans un vaste fauteuil, se trouvait Aleidis de Duivenvoorde, entourée de ses femmes, toute pâle et sans vie, malgré les soins assidus de ces dernières et leurs efforts pour la ranimer.

La présence du comte, non plus que celle du père de la jeune fille, ne put empêcher Herman de pousser un cri d'angoisse.

— Morte! s'écria-t-il, les mains crispées par le désespoir, morte! Et cela au moment où je croyais tous nos maux finis....

— Approchez, chevalier, dit le comte après s'être entretenu quelques instants avec le prieur.

— Aleidis, douce compagne de ma jeunesse! soupira Herman d'un ton plaintif et tombant à genoux aux pieds de la jeune fille évanouie.

Au son de cette voix, Aleidis ouvrit ses paupières, et ses traits parurent s'animer.

— Elle vit! elle vit! s'écria Herman, en proie à la plus vive émotion.

— Où suis-je ? murmura la jeune fille, en promenant autour d'elle un regard indécis et sortant comme d'un rêve.

Tout-à-coup, portant ses regards sur le chevalier toujours agenouillé à ses côtés, elle s'écria d'une voix vibrante:

— Herman de Stryen!... Sainte Vierge, vous avez exaucé ma prière!

Puis, comme honteuse d'avoir ainsi dévoilé ses sentiments, elle baissa les yeux et se tut.

Guillaume de Duivenvoorde s'approcha alors de sa fille et la baisa tendrement au front.

— Réjouissez-vous, mon enfant, nous sommes sauvés, grâce à notre cher et vénéré comte.

— Sauvés? le comte? demanda la jeune fille; tout me semble un songe... un songe terrible de carnage et de sang...

— Un songe, c'est vrai, répondit le vieux seigneur, mais un songe dont le réveil est bien doux, et cela, ma fille, je le répète, nous le devons à notre bien-aimé souverain.

Albert s'approcha alors à son tour et prit la main de la jeune fille qu'il serra avec émotion.

— Damoiselle, dit-il, ce n'est pas moi que vous devez remercier, mais bien ce brave Herman de Stryen, et si votre cœur ne s'y oppose pas, vous lui donnerez une autre marque de reconnaissance...

Aleidis baissa les yeux d'un air timide, et ses joues se couvrirent d'une pudique rougeur.

— Messire Guillaume de Duivenvoorde, demanda le comte, voulez-vous me permettre d'user pour un instant des prérogatives de votre autorité paternelle?

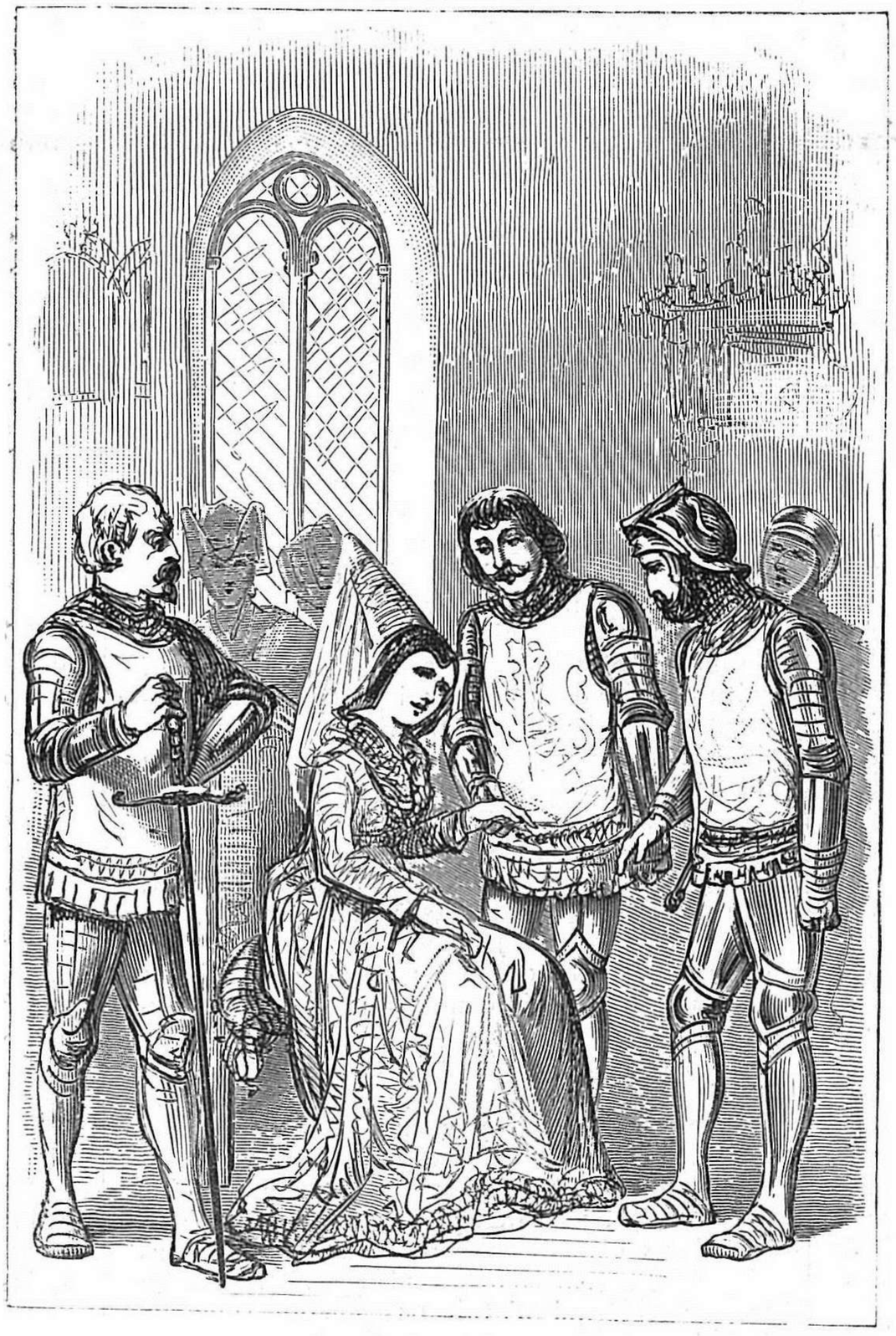
— Vous me faites trop d'honneur, sire, d'autant plus que je sais que vous en userez noblement.

— Eh bien donc! reprit le comte, en saisissant la main de la jeune fille et celle de Herman et en les réunissant; eh bien donc! mes enfants, soyez heureux ensemble, après une si longue séparation... Aimez-vous jusqu'à la fin de vos jours.

Aleidis et Herman se jetèrent pour toute réponse aux pieds du comte et murmurèrent quelques paroles de reconnaissance.

— Pas de remercîment, mes amis, reprit Albert de Hollande; je vous devais une satisfaction et je suis bien heureux de pouvoir vous la donner. Tous mes vœux sont pour votre bonheur.

— Soyez heureux! répéta le vieux sire de Duivenvoorde, d'une voix tremblante d'émotion.



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

„Soyez heureux, mes enfants, après une si longue séparation."

Et il étendit la main pour bénir les deux jeunes gens.

— Maintenant, ma fille, ajouta-t-il, donnez au chevalier un gage de votre fidélité.

La jeune fille hésita un instant; puis, détachant de son cou une petite croix d'or, elle la tendit en rougissant à Herman.

— Quoi! ce gage précieux que j'ai si longtemps conservé comme la prunelle de mes yeux, et que j'eus le malheur de perdre en Espagne! s'écria le jeune homme au comble de la joie.

— C'est aujourd'hui le 15 décembre, répondit Aleidis, en souriant tendrement.

— Le 15 décembre! l'anniversaire de la mémorable partie de chasse au sanglier; le jour où ce joyau tomba en ma possession... continua Herman en éveillant avec bonheur ces souvenirs du passé.

Puis il ajouta d'un ton plus grave:

— Quel siècle de douleur et de larmes s'est écoulé pendant ces trois années, Aleidis!

— Tout cela est fini, mes enfants, un avenir d'amour et de bonheur est ouvert devant vous, observa le comte, quoique ne saisissant pas bien le sens du rapprochement de ces deux dates.

— Dieu est bon et protége les siens, ajouta le vénérable prieur d'un ton grave.

— Maintenant, à table! s'écria Albert; le repas des révérends pères va nous goûter doublement.

— S'il m'était permis de faire encore auparavant deux heureux, noble comte? demanda alors Herman en hésitant un peu.

— C'est donc vraiment un jour fortuné, fit Albert en souriant. Allons, ne nous arrêtons pas en si beau chemin.

Excité par ces paroles bienveillantes, Herman s'approcha de Rica, la fidèle suivante d'Aleidis, et lui prenant la main, il conduisit la jeune fille toute rougissante auprès de Koen, qui, jusque-là, s'était tenu respectueusement à l'écart, et que cette démarche inattendue de son maître frappa de stupeur.

— Unissez vos mains, mes bons amis, dit le chevalier d'une voix émue, et vous aussi, soyez heureux!

— Mon cher maître!.. murmura le brave serviteur, sans pouvoir en dire davantage.

— Encore un couple! s'écria joyeusement le comte; décidément, je suis arrivé au bon moment.

Se tournant alors vers Koen, que l'étonnement et l'émotion rendaient muet:

— Vous êtes un cœur honnête et vaillant, jeune homme, dit-il, et je donnerais beaucoup pour vous avoir à mon service; mais j'en sais assez sur votre compte pour comprendre que jamais vous ne consentiriez à vous séparer de votre maître. Le moins que je puisse faire pour le moment, est de pourvoir à votre établissement.

— Noble comte!...

— Plus de couple à réunir ? demanda Albert avec gaieté. Eh bien! alors, en avant! Faisons enfin honneur au repas qui nous attend.

La primevère n'avait pas encore annoncé le retour du printemps, qu'une double fête avait lieu au château de Horst, dont Guillaume de Duivenvoorde venait de faire passer la pleine propriété et le plein fief sur la tête de Herman de Stryen. Dans la petite chapelle du château, brillamment ornée pour la circonstance, il se célébrait une double union, que bénit toutes deux le vénérable prieur des Chartreux. C'était celle du chevalier Herman de Stryen avec demoiselle Aleidis de Duivenvoorde, et celle de l'ancien chasseur de Horst avec sa fidèle Rica. Herman avait désiré que les deux mariages se fissent en même temps, et le vieux sire de Duivenvoorde avait été heureux d'accéder à ce désir. Les fermiers et les villageois mêlaient leurs félicitations et leurs souhaits à ceux des nombreux chevaliers et barons invités à la cérémonie; et les pauvres de la contrée, qui, inutile de le dire, ne furent pas oubliés en ce jour de bonheur, vinrent joindre leurs bénédictions à ce concert général de vœux et de témoignages d'amour.

Guillaume de Duivenvoorde, qui avait vendu les restes en ruines de son beau château de Stryen et les terres y attenantes à Jean de Polanen, sire de Bréda, alla s'installer, avec ses enfants, au château de Horst. Quant à Koen, le chasseur, il fut investi d'une ferme opulente, par son maître, à qui Albert, fidèle à sa promesse, voulut prêter son concours; et le comte de Hollande et de Hainaut ne cessa d'aimer et de protéger ceux dont l'héroïsme et les nobles vertus avaient triomphé de tant d'épreuves.

GEORGES LA GARDE. (D'après le Néerl. de J. A. VESTERS.)